Périodicité: Hebdomadaire

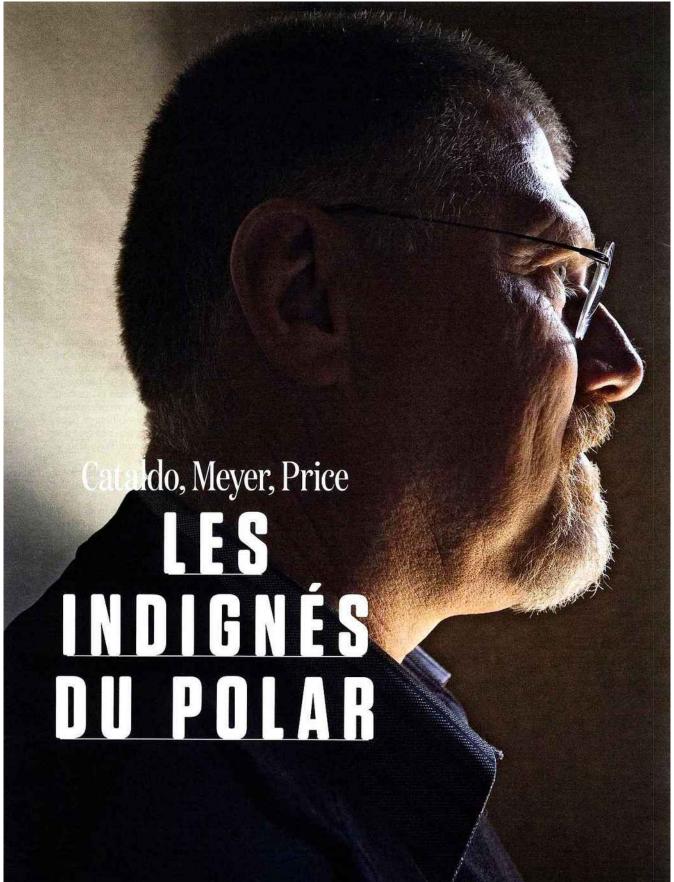
OJD: 460780





Date: 31 MARS/06 AVRIL 16 Page de l'article : p.90-93 Journaliste: François Forestier





OJD : 460780

Date: 31 MARS/06 AVRIL 16
Page de l'article: p.90-93
Journaliste: François Forestier

Qu'ils traitent de l'Italie postberlusconienne, de l'héritage de l'apartheid en Afrique du Sud ou de la réalité sordide de Harlem, ces trois caïds du roman noir savent de quoi ils parlent

crire, pour Richard Price, c'est comme feuilleter un dictionnaire pour masochistes: les mots ne viennent pas dans l'ordre. Pour Deon Meyer, c'est faire preuve du même optimisme qu'un cruciverbiste qui remplit ses grilles avec un stylo indélébile. Pour Giancarlo De Cataldo, c'est agiter des créatures pétries de bien et de mal, « en équilibre instable ». Mettre de la raison là-dedans? Pas facile. Mais ces auteurs ont une mission : tous les trois jettent des regards sombres sur un monde en décomposition, rongé par le mal social, fragmenté par l'injustice. Est-ce ainsi que les hommes vivent? Dans « The Whites », le nouveau roman de Price, les flics se désespèrent; dans « En vrille » (titre original : « Ikarus »), de Meyer, le chaudron qu'est la ville du Cap est toxique; dans « Suburra », de Cataldo, c'est pire. La mafia et la drogue dévorent les sentiments humains. Trois (grands) livres, trois plongées dans un univers de conflits sociaux, de guerres de classes. Le noir est notre vie quotidienne : le polar est devenu plus actuel que CNN, plus radical que les boutefeux de la gauche prolétarienne, en prise directe avec la société. L'armchair detective (le détective qui réfléchit dans son fauteuil) est mort. Et personne ne va déterrer son cadavre.

Né en 1958 à Paarl (Afrique du Sud), révélé par « Jusqu'au dernier » (1996), Deon Meyer écrit en afrikaans et est traduit dans vingt-sept pays.

« En vrille », par Deon Meyer, traduit de l'afrikaans par Georges Lory, Seuil, 458 p., 22 euros. Naguère, tout était simple : Sherlock Holmes déchiffrait le « Signe des quatre » pour faire tomber le génie du mal. Le commissaire Maigret traînait dans les bouges pour repérer Pietr-le-Letton. Max le Menteur essayait de sauver son pote Riton dans les ruelles de Montmartre, et de toucher le grisbi. Hercule Poirot lissait ses moustaches en déclarant : « Le coupable est dans cette pièce. » Les auteurs s'inspiraient - de loin - d'affaires récentes, comme les « chauffeurs du Nord » pour Vidocq ou le cas Ruth Snyder pour James Cain (« Le facteur sonne toujours deux fois »). Ils transposaient, habillaient, s'appropriaient. Mais la réalité était toujours tenue en lisière : Dashiell Hammett n'a pas vu la statuette du faucon de Malte, Mario Puzo n'a jamais approché un parrain, ni même un quelconque mafioso. Le polar était un univers plus vrai que le vrai, mais fantasmatique. Les Borsalino y étaient plus élégants, les filles plus sexy, les flingues plus menaçants et les coffresforts plus fragiles que dans la réalité. Le noir agissait comme un révélateur métaphysique, une contre-empreinte obscure de la société.

RICHARD PRICE A HARLEM

Aujourd'hui, la société est devenue le sujet même des romans. Ainsi, chez Richard Price : fils d'un étalagiste du Bronx, il a vaguement caressé l'idée de devenir avocat spécialisé dans le droit du travail, avant de dériver dans la poésie, la cocaïne et le cinéma. « J'écoutais mon grand-père, qui était arrivé de Russie et qui faisait du théâtre, réciter ses poèmes en yiddish - auguel je ne comprenais rien. Avec ma grand-mère, qui était obèse, nous traînions dans le Bronx, et elle me montrait les rues, la misère, les gosses... » Mouflet, le petit Richard était écartelé entre les séances de cinéma (trois films d'horreur d'affilée) et le spectacle de la pauvreté des immigrants. Mille ans plus tard, devenu scénariste à succès pour Scorsese (« la Couleur de l'argent ») et auteur renommé (« Clockers », « Freedomland », « le Samaritain »), il s'est immergé dans les bas-fonds. Pour « The Whites », il a traîné dans les zones de non-droit et a imaginé les flics, obsédés par les affaires non résolues (ce sont des affaires « blanches », des whites), tentés par

Périodicité : Hebdomadaire

OJD: 460780

Date : 31 MARS/06 AVRIL 16Page de l'article : p.90-93
Journaliste : François Forestier

圓

Page 3/4

l'idée de faire justice eux-mêmes. Parkings graisseux, quartiers abandonnés, drogués vivant dans des ruines... « Le meilleur moment, pour moi, c'est la documentation. Le pire, c'est celui où il faut écrire la première ligne... », dit-il. A 66 ans, Price est un homme mélancolique, qui s'est installé à Harlem. Au début, à force de se promener dans les HLM, il a été pris pour un policier, un cop, un ennemi. Puis les dealers, les canailles, les petites mains du trafic, l'ont pris en amitié. Il a sombré lui-même dans la poudre, pendant huit ans ; il s'en est sorti. Mais il a vu, de l'intérieur, la bête : aucun auteur ne sait décrire comme lui la réalité la plus crasseuse, la plus sordide. Il se défend d'être un réaliste, pourtant : « C'est Norman Mailer qui disait que le fait qu'une chose soit arrivée est l'argument des mauvais romanciers. » Néanmoins, le docteur Price est impitoyable: la société est vachement malade. Et le malade durera ce que durera la maladie.

DEON MEYER À MOTO

Deon Meyer, c'est une autre histoire. « Je suis le seul écrivain de polars en afrikaans », dit-il, avec une fierté un peu lasse. Dans ses romans « les Soldats de l'aube », « l'Ame du chasseur » ou « Lemmer l'invisible », tout craque : l'Afrique du Sud est dévorée par le racisme, le crime, l'héritage de l'apartheid, la volonté de vengeance de la population black, la corruption des élites, le système Zuma. Dans « En vrille », l'inspecteur Griessel tente de comprendre les forces à l'œuvre lors du meurtre d'un créateur de site pour maris adultères. Toute la lie héritée

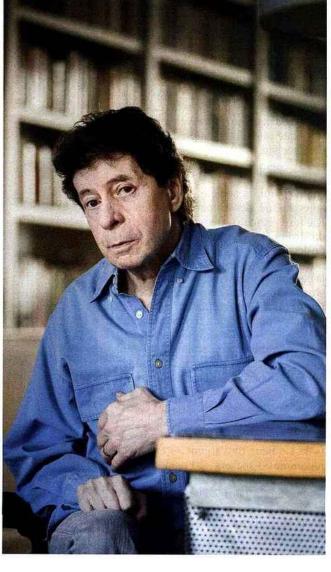
de l'ancienne Afrique du Sud pollue la nouvelle: les villes-ghettos ont disparu - mais n'ont pas disparu. Les lignes de fracture entre le fric et la dèche sont toujours là : « C'est un paysage truffé d'histoires. » Meyer, à 57 ans, ne se considère pas seulement comme un écrivain de romans policiers. Pour lui, le genre n'est qu'un déguisement facile. Ce géant roux, calme, massif, a jadis travaillé dans le département promotion de BMW. Il en a tiré un avantage : sillonner tout le pays à moto. Des milliers de kilomètres, cheveux au vent, dans tous les recoins. Maintenant, il écrit ses dialogues en divers langages : afrikaans, anglais, xhosa et griqua. Traduit dans vingt-sept pays, il fait passer dans ses livres, avant tout, l'aspect humain des personnages : « La société sud-africaine, voilà pour moi le vrai sujet. Le reste, la dramaturgie, les péripéties, les meurtres, est secondaire. Je ne serais pas un écrivain si je ne me donnais pas cette priorité. Parler de la misère des hommes, c'est notre dignité, à nous, les auteurs. » Et, ajoute-t-il, en Afrique du Sud, « tout est question de couleurs ». Ce Blanc voit noir.

LE JUGE CATALDO AU TRIBUNAL

Juge, Giancarlo De Cataldo l'est encore, à 60 ans. Dans « Suburra », écrit en collaboration avec le journaliste Carlo Bonini, il reprend la peinture de la corruption immobilière là où Francesco Rosi l'avait laissée dans un film mémorable, « Main basse sur la ville », en 1963. Tout ce que Rome compte de truqueurs politiques, de racailles sans foi ni loi, de salauds à tête rasée, se précipite sur un vaste projet de reconstruction d'un quartier destiné à être pilonné. Le député Malgradi, vautré dans la coke et le lit des putes; le truand Numéro 8, qui contrôle le territoire; le pistolero Samouraï, sicaire barbare; le cardinal Berchet, arsouille suiffeuse du Vatican : voici l'Italie d'aujourd'hui, héritée de Berlusconi. Cataldo observe, de son bureau de magistrat, le pitoyable cirque : «Le tribunal est un de ces lieux sacrés où la nature humaine est mise à nu », dit-il. Dans ses livres précédents, « Romanzo criminale », « la Saison des massacres », « Je suis le Libanais », l'auteur donnait une forme (à peine) fictive à des événements qui ont secoué l'Italie il y a quelques années. L'ambiance est brouillonne, les accès de violence absurdes, les personnages englués dans un entourage marécageux. Nous sommes plus près du constat que de l'imagination : « Plus que le fait divers

Richard Price est né en 1949 à New York. Depuis son premier livre, « les Seigneurs » (1974), il est devenu un scénariste réputé (« Shaft » et le clip de Michael Jackson « Bad »). Il est l'auteur

- « Bad »). Il est l'auteur de neuf romans, dont
- « Clockers » (1992).
- «The Whites », par Richard Price, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Jacques Martinache, Presses de la Cité, 416 p., 21 euros.



Périodicité : Hebdomadaire

OJD: 460780

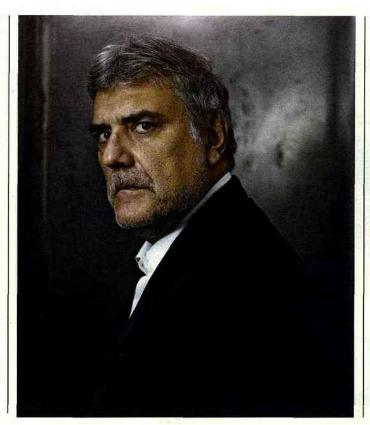
Date : 31 MARS/06 AVRIL 16Page de l'article : p.90-93
Journaliste : François Forestier

圓

Page 4/4

en soi, ce qui m'intéresse, ce sont les types humains, leur manière de parler, leurs réactions, le conflit face à la loi et au crime. » Références : Dostoïevski et Zola, entre autres. Mais Cataldo va plus loin. Sa littérature est nettement engagée : « Nous nous demandons pourquoi le pouvoir est si pervers, nous lançons des cris d'alarme sur la crise de la démocratie. Et nous le faisons à notre façon, en racontant aussi les méchants. »

Trois auteurs : un Américain, un Sud-Africain, un Italien, mais la même préoccupation. Porter la plume dans la plaie. Ils font éclater les limites du polar, ne se cantonnent pas aux codes du genre. Ils débordent le cadre, se battent sur tous les fronts, puisent dans les événements les plus actuels, font courir une rage rouge devant la fange, l'iniquité, la fracture sociale. La littérature noire est leur arme, et ils laissent la blanche aux esthètes. Ce sont des indignés de nature. Deon Meyer résume la situation, avec un agacement perceptible : « Drôle d'époque, quand même. Un livreur de pizzas arrive chez vous plus vite que police-secours. »□



Né en 1956 à Tarente (Italie), Giancarlo De Cataldo a connu le succès avec « Romanzo criminale » (2002), adapté au cinéma en 2005. En dehors de ses polars, il publie des romans historioues et des essais.

« Suburra », par Giancarlo De Cataldo et Carlo Bonini, traduit de l'italien par Serge Quadruppani, Métailié, 480 p., 23 euros.